



HAL
open science

Les énigmatiques souterrains aménagés entre Doire et Bertrande

Annie Rassinot, Jean-Philippe Usse

► **To cite this version:**

Annie Rassinot, Jean-Philippe Usse. Les énigmatiques souterrains aménagés entre Doire et Bertrande. Revue de la Haute-Auvergne, 2016, Tome 78, pp.183-204. hal-04146673

HAL Id: hal-04146673

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04146673>

Submitted on 30 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

The image shows a dimly lit, arched subterranean chamber. The walls are made of rough, layered earth or rock. A vertical red and white striped marker is placed on the floor in the center of the chamber. The lighting is focused on the chamber, with the background being dark.

Les énigmatiques souterrains aménagés entre Doire et Bertrande

par Annie RASSINOT et Jean-Philippe USSE*

Fig. 1 : Cellule latérale du souterrain de Trémont, Saint-Cirgues de Malbert

Cet article s'appuie sur sept souterrains découverts entre les années 1980 et 2016 sur le territoire compris entre les vallées de la Doire et de la Bertrande¹. Malheureusement ils sont souvent incomplets, visibles dans une partie seulement de leur développement, rarement accessibles depuis leur accès d'origine, très souvent comblés après leur abandon, ponctués d'effondrement de la voûte, ce qui en restreint bien sûr leur étude.

Ce petit nombre de souterrains étudiés ou fouillés ne représente sûrement qu'une faible part des souterrains présents sur ce territoire, comme peut en témoigner l'information orale des habitants. On devrait pouvoir trouver au moins un souterrain sous la plupart des anciens villages préférentiellement situés sur des promontoires, des croupes de terrain ou des interfluves, pour l'instant jamais en fond de vallée.

Comment les souterrains du canton de Saint-Cernin d'« anhistoriques sont devenus d'« intérêt archéologique »

Ils sont mentionnés par les chercheurs au moins dès le XIX^e siècle : H. Durif², dans son guide sur le Cantal, mentionne une cavité à Girgols ; J.

* annie.rassinot@orange.fr et jpusse@orange.fr (Société d'archéologie de la région d'Aurillac et Fédération des associations archéologiques du Cantal).

Les photos et dessins sont de Jean-Philippe Usse.

¹ Numéro spécial du BARA paru en 1998. USSE (Annie et Jean-Philippe), « Habitats troglodytiques, souterrains médiévaux et galeries artificielles du Cantal », *Bulletin archéologique de la région d'Aurillac (BARA) n° 7*, Aurillac, 1998.

² DURIF (Henri), *Guide historique, statistique et pittoresque du voyageur dans le département du Cantal*, Aurillac, Ferary Frères, S.-D. (1861), p.254. « On me raconta l'histoire de deux tables d'or enfouies dans un souterrain [...] ».

Masfrand³, dans son guide du touriste, évoque un souterrain dans les caves de l'hôtel Saut de Saint-Cirgues-de-Malbert. A cette époque, les historiens les considèrent comme une curiosité, fréquemment attachés à une légende locale, mais ne leur octroient aucun intérêt historique. Des cavités « an-historiques », qu'ils associent plutôt à la période préhistorique ou gauloise. Juste après la Première Guerre mondiale, Alphonse Aymar⁴ publie un inventaire pour le Cantal de cavités de tout genre, classées par commune où il mentionne ceux déjà signalés par ses prédécesseurs : Saint-Cirgues-de-Malbert, Girgols.

Parallèlement, des témoignages oraux collectés depuis plus de trente ans ne manquent pas : un souterrain découvert lors de travaux d'agrandissement de la route devant le cimetière de Freix-Anglards, plusieurs souterrains dans deux maisons au fond du village du Bex de Saint-Cernin, et un au milieu du village lors de la pose d'un poteau électrique ; à Serre au fond du village (rebouché en 1950), à Ourzeaux dans la cave d'une maison par exemples. Dans les années soixante-dix, on pouvait voir dans les réserves du musée d'Art et d'Archéologie d'Aurillac des dizaines de cartons qui conservaient les tessons de céramique provenant du souterrain de Trémont (Saint-Cirgues-de-Malbert) collectés par Léonce Bouyssou, directrice des



Fig. 2 : Galerie ouest du souterrain n°1 de Saint-Cirgues-de-Malbert

³ MASFRAND (Jean), *Le Cantal, Guide Touriste, du Botaniste et du Géologue*, Aurillac, Ter-risse imprimeur, 1896.

⁴ AYMAR (Alphonse), « Inventaire des souterrains et excavations artificielles du Cantal », *BSPF (Bulletin de la Société préhistorique française)*, tome XVI, 1919, pp.89-104.

Archives départementales du Cantal⁵. Quand la Société d'archéologie de la région d'Aurillac (SARA) est créée en 1977, elle est contactée pour visiter à Saint-Cirgues-de-Malbert un souterrain découvert suite à l'effondrement de sa voûte dans un jardin (Fig. 7), entre un carré de fraises et quelques pieds de pommes-de-terre. Un autre est signalé dans le bourg de Freix-Anglards, lors de l'arasement par une pelleteuse, d'un talus situé entre la maison d'habitation et le potager voisin. C'est le début d'une recherche archéologique sérieuse qui fédère les membres de l'association lors des opérations de fouilles de sauvetage de ces trois souterrains⁶, et initie les contacts fructueux avec le service d'archéologie à Clermont-Ferrand pour l'Auvergne. Très vite des contacts sont pris avec la Société française d'étude des souterrains (SFES).

Fig. 3 : Souterrain n°1 de Saint-Cirgues-de-Malbert

La notion de souterrain-refuge ou de fuite !

En bref, on ne sait pas à quoi servaient ces souterrains, on ne sait pas quand ils ont été creusés, on ne sait pas qui les a creusés, mais on sait qu'il en subsiste beaucoup, au point de faire du Cantal ...un vrai gruyère !

On a vu que l'image du souterrain n'a pas été complètement effacée des mémoires. Elle a été transformée, confortée à la lecture de romans d'auteurs à l'imagination fertile pour servir des scénarios très inventifs. Il suffit de mentionner un souterrain pour que tout de suite on cherche les châteaux les plus proches qu'il devait forcément relier, quitte à lui faire traverser une vallée et passer sous la rivière ! Pour cette région l'exemple le plus éloquent est celui donné à Tournemire par Alphonse Aymar au début du XX^e siècle qui a ajouté dans son fichier⁷ « *des fouilles effectuées dans un jardin de Tournemire [...] mirent [au] jour l'entrée d'un souterrain par lequel les assiégés du château, réduits à l'intérieur [...] pouvaient trouver leur "salvation". Deux souterrains partaient du château de Tournemire ; l'un à l'est, communiquaient avec le château de Bezandon, avec issu[e]*

⁵ En 1967, mademoiselle Léonce Bouyssou visite le souterrain de Trémont, en compagnie du photographe monsieur Parry. Ils collectent quelques-uns de ces nombreux fragments de céramique qui jonchent le sol, un panier en osier au bras, réalisent de nombreux clichés. Les premiers seront déposés dans les réserves du musée d'art et d'archéologie d'Aurillac, les seconds enrichiront la photothèque des Archives départementales du Cantal.

⁶ USSE (Annie et Jean-Philippe), « Le Souterrain de Trémont, commune de Saint-Cirgues-de-Malbert », *RHA*, t. 48, avril-juin, 1982, p. 455-470.

⁷ Fichier Aymar : « notes sur les abris-sous-roche, grottes naturelles ou artificielles et souterrains du département du Cantal », ADC.

Fig. 4 : Petite poterie de type globulaire conservée intacte (Freixanglards)



sur la maison forte de la Blatte et aboutissait non loin du village de Tidarnac commune de Laroquevieille. L'autre à l'ouest débouchait dans les bois voisins du château de Marzes (communication Delzangles). De la Salle. *Les civilisations cantaliennes*. p. 626, tome I. » Effectivement, un souterrain aurait été découvert par les propriétaire de la maison accolée à la tour de Marzes quand ils ont refait la dalle sous la cuisine, et un autre a été visité et topographié à Tidarnat.

Or la distance totale à vol d'oiseau entre Marzes et Tidarnat est de près de 9 km, et nécessite de passer sous des rivières dont la Doire. Cette croyance en une utilité militaire qui fait du souterrain une annexe de l'architecture défensive est particulièrement tenace. Elle s'est vérifiée quelques fois dans le nord de la France, lié au phénomène de construction des mottes castrales bien représenté en l'an mil. C'est là qu'on voit qu'il est dangereux de généraliser une hypothèse à la totalité d'un pays, et que l'étude à grande échelle fait apparaître des particularismes locaux. Au contraire d'une utilité de fuite pour

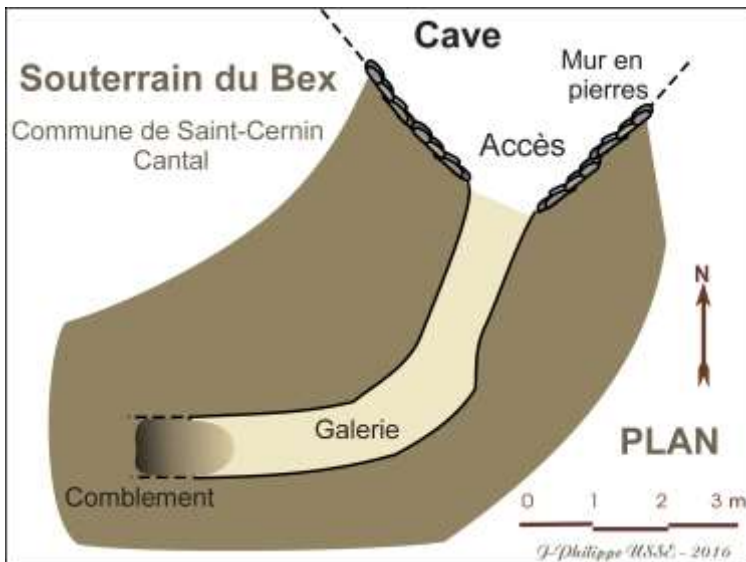


Fig. 5 : Topographie du souterrain du Bex

des militaires qui aurait fait découvrir aux archéologues des objets significatifs comme des carreaux d'arbalètes, des fers à chevaux etc.⁸ Le matériel archéologique mis au jour, essentiellement de la céramique, indique des témoignages modestes d'une population civile généralement datables du bas Moyen Âge.

Les objets découverts lors des fouilles des souterrains de Saint Cirques-de-Malbert (n°1), Trémont, Freix-Anglards sont le témoignage de la vie quotidienne paysanne : des fusaïoles pour le filage, des boucles et des chapes de ceinture, des clefs, des clous etc. mais surtout, des poteries de formes globulaire (Fig. 4), non glaçurées, qui faisaient office de marmite ou de récipient pour la conservation des grains. Leur fabrication très rudimentaire consistait à monter un colombin à la main, le façonner grossièrement, en utilisant un tour à la fin lors de la pose du col, au profil régulier. Globalement ils correspondraient au bas Moyen Âge.

En général le boyau s'enfonçait non depuis un château, mais depuis une habitation (comme ce fut vérifiable par exemple au Bex (Fig. 5), commune

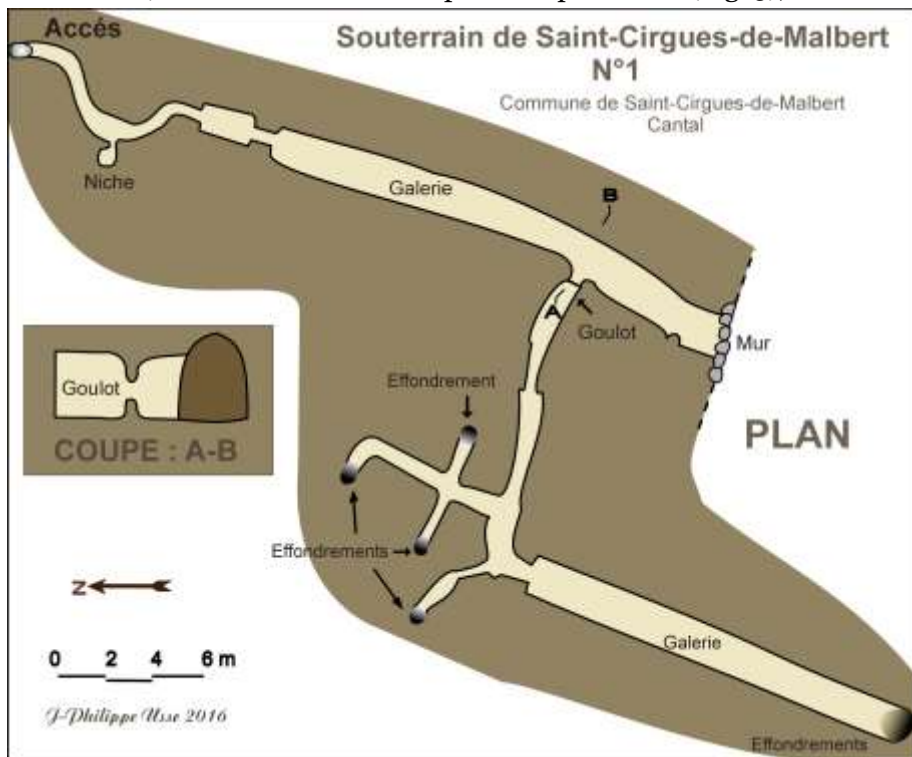


Fig. 6 : Topographie du souterrain n°1 de Saint-Cirques-de-Malbert

⁸ LAPEYRE (Odette), RASSINOT (Annie), « Les découvertes archéologiques du Chastellet », *Bulletin du Groupe de Recherche Historique et Archéologique de la Vallée de la Sumène* 1978, n°14, p. 1 à 37.

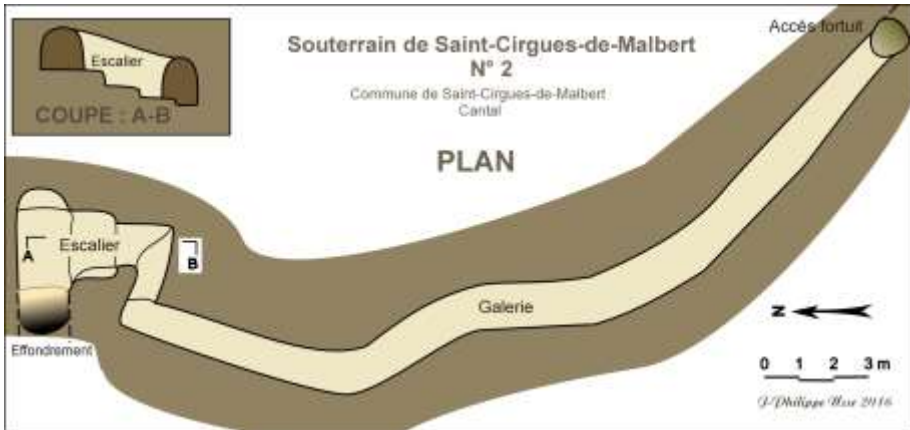


Fig. 7 : Topographie du souterrain n°2 de Saint-Cirgues-de-Malbert

de Saint-Cernin). Lorsque ce type de cavité est découvert en pleine nature, elle constitue le seul vestige témoin d'un habitat disparu au cours des temps dont il ne subsiste que la partie souterraine. En effet, quand elle est possible, la fouille archéologique en surface révèle la présence d'une maison au-dessus en connexion avec la cavité. La découverte fortuite d'un souterrain permet donc de repérer la présence ancienne d'habitat par la suite déserté. Ce pourrait être le cas de Bassignac (Freix-Anglards) (Fig. n°9), ou de Trémont (Saint-Cirgues-de-Malbert).

Le cas du souterrain n°1 de Saint-Cirgues-de-Malbert (Fig. 6) pourrait sembler atypique puisqu'il trouve son départ depuis la sacristie de l'église du bourg. En réalité, cette pièce ne devait pas faire partie à l'origine du

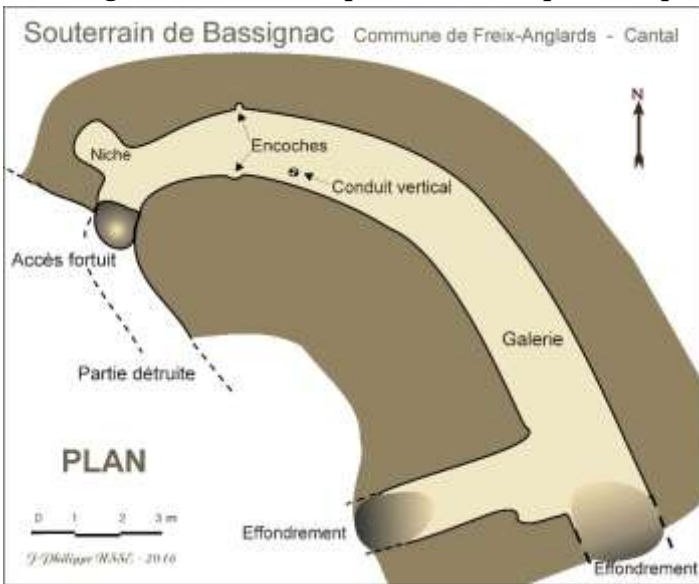


Fig. 8 : Topographie du souterrain de Bassignac (Freix-Anglards)

bâtiment religieux mais aurait été ajouté plus tard. Par contre, on peut se demander pourquoi ce souterrain est équipé d'étranglements (Fig. 2, 6 et 15) dans les galeries, et qu'il ne possède pas de petites salles latérales ? Dans cette perspective, on peut envisager l'hypothèse d'un refuge de la population locale en période d'insécurité. Certains chercheurs parlent alors de souterrains-refuges ou de galeries de fuite⁹ fuite bien illustrée par l'exemple du souterrain n° 1 de Saint-Cirgues-de-Malbert. Les étranglements de la galerie et les goulots (passages de section ronde, de 0,40 à 0,50 m (Fig. 9) permettraient de filtrer les assaillants peu nombreux, ou de les ralentir, et aux villageois de ressortir à peine plus loin, pour leur échapper et envoyer chercher du secours. Ce devait être le même usage pour le souterrain n°2 de Saint-Cirgues-de-Malbert (Fig. 7).

Les souterrains : des mystères à percer



Fig. 9 : Goulot dans le souterrain n°1 de Saint-Cirgues-de-Malbert

D'autres pistes de réflexion ont été proposées. Le concile de Toulouse de 1229 à l'époque de la guerre du comte de Toulouse Raymond VII contre les Albigeois, mentionne la recherche des hérétiques dans « *les chambres*

⁹ TRIOLET (Jérôme et Laurent), *Souterrains et croyances. Mythologie, folklore, cultes, sorcellerie, rite initiatiques*, Editions Ouest France, Tours, 2002.

souterraines »¹⁰. Les souterrains de la région de Toulouse ont pu être réutilisés comme cachette, pas très sûres d'ailleurs puisqu'elles n'étaient pas inconnues des cadres de l'Eglise.

Que reste-t-il comme pistes à explorer ? les anciens cultes païens tournés vers des divinités chtoniennes¹¹ ? La sorcellerie ? les rites initiatiques ? Il existe un souterrain annulaire, dans le bourg de Freix-Anglards (Fig. 10, 11) qui laisse perplexes l'approche archéologique. On ne peut nier les particularismes de ces souterrains pour lesquels on ne trouve pas d'explication : pourquoi faire une unique galerie circulaire autour d'un pilier central, et un goulot, desservant une cellule latérale (Fig 8)¹². La progression

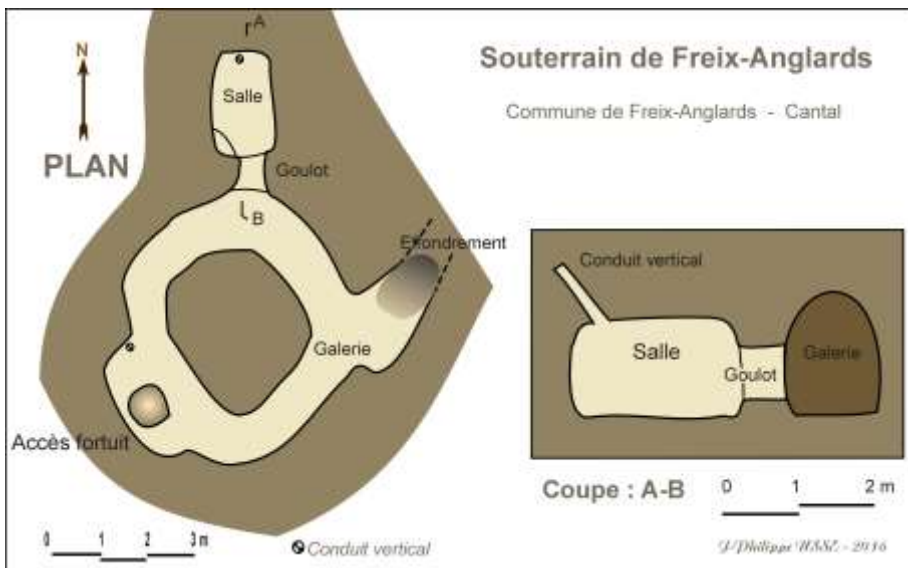


Fig. 10 : Souterrain de Freix-Anglards

¹⁰ Les canons du concile de Toulouse (1229), mis en ligne par les Sources médiévales, le 6 avril 2008, <http://sourcesmedievales.unblog.fr/2008/04/06/les-canons-du-concile-de-toulouse-1229> « 1. Que dans chaque localité soit désigné un prêtre et trois laïcs qui recherchent [inquirant] diligemment les hérétiques : nous statuons que dans chaque paroisse, tant dans les cités qu'au-dehors, les archevêques et évêques obligent sous serment un prêtre et deux ou trois laïcs de bonne opinion, ou plus si nécessaire, à rechercher les hérétiques fidèlement, diligemment, et fréquemment, en fouillant maisons et chambres souterraines connues pour être suspectes, perquisitionnant les apprentis, les constructions ajoutées sous les toits, et tout autre cachette, que nous ordonnons de tous détruire. [...] 3. Que les seigneurs des localités recherchent les hérétiques : qu'il soit demandé aux seigneurs des terres alentour de rechercher les hérétiques dans les villages, les maisons et les bois, et de détruire les apprentis, les annexes et les cachettes souterraines. »

¹¹ TRIOLET (Jérôme et Laurent), *op. cit.*

¹² Autres exemples de souterrains annulaires cantaliens hors de la région concernée par l'article : Arnac (Fig. 19), Le Caire (Laroquebrou), Cros-de-Monvert, Montvert.

à travers ces passages, en totale reptation, ne devait vraiment pas être pratique, surtout chargé d'un sac de grains et elle ne se justifie pas. Depuis les années soixante, des chercheurs envisagent très sérieusement d'aborder les aspects culturels que pouvaient revêtir ces cavités : le passage du goulot par une personne correspondrait-il à un rite de passage ayant une signification particulière, comme une deuxième naissance ? On est en droit de s'interroger pourquoi en sous-sol ? Citant J. et L. Triolet peut-être s'agit-il « de rites liés à des survivances du fonds universels de croyances archaïques en la Terre-Mère » ? ou plus simplement, sans avoir besoin de



Fig. 11 : Souterrain de Freix-Anglards vu depuis l'unique galerie circulaire autour d'un pilier central (au premier plan à droite) ; goulot, desservant une cellule latérale à l'arrière-plan

rêver aux divinités chtoniennes, on peut imaginer que de tels rites étant interdits, ils devaient se pratiquer cachés sous terre.

D'autres supputations sont encore possibles si peu que l'imagination soit fertile. Ni textes, ni objets découverts n'ont pu fournir d'explication. A ce propos il est intéressant de signaler qu'à la différence d'autres souterrains, le sol de la galerie n'était pas du tout jonché de tessons de céramiques, à Freix -Anglards. Le matériel archéologique unique qui a été découvert résidait dans un seul petit pot conservé de façon pratiquement intacte. Dans les départements de la Corrèze et de la Creuse, proche du Cantal, où un Groupe de recherche historique de la Haute et la Moyenne Cor-

rèze fut créé en 1961 pour étudier le plus scientifiquement possible les cavités, les chercheurs¹³ indiquent systématiquement « néant » pour l'observation de matériel archéologique des souterrains annulaires plutôt nombreux chez eux. Les fouilles préventives menées, en 2014, sur le souterrain annulaire du Caire sont arrivées au même constat¹⁴ : absence de tout mobilier, notamment les fragments de céramique. Serait-ce alors légitime de penser qu'une fois creusés, ces souterrains n'étaient plus visités, afin d'expliquer cette absence de déchets, au point qu'on a évoqué la thèse d'un lieu réservé aux âmes des morts ?

Autre curieuse particularité, ces souterrains annulaires ne se retrouvent que dans le nord du Massif central (du Limousin au Forez), dans le Massif armoricain et au nord de l'Autriche¹⁵ ce qui en fait un phénomène relativement atypique de toute l'Europe occidentale.



Fig. 11 bis : Le souterrain de type annulaire

¹³ SAUMANDE (Pierre), JOUDOUX (Robert) et BOUDRIE (Henri), « les souterrains aménagés de la Corrèze et de la Creuse, les énigmatiques souterrains limousins, t.2 », Lémouzi n°163 bis, *cahiers d'archéologie limousine* 11, Tulle, 2002

¹⁴ Souterrain découvert lors des travaux de rectification du tracé routier de la RD 120 entre Saint-Paul-des-Landes et Montvert. Localisé entre le lieu-dit « Bois-Grand » et le hameau Le Caire, commune de Laroquebrou, il est maintenant sous la route départementale (diagnostic réalisé par Sandrine Fournand, INRAP Rhône-Alpes/Auvergne, puis fouilles Mathieu Carlier, INRAP Rhône-Alpes/Auvergne). FOURNAND (Sandrine), « RD 120 » et CARLIER (Mathieu), « Laroquebrou, Bois-Grand » dans *Service Régional de l'archéologie, Bilan d'activité du service régional d'archéologie - Auvergne 2014*, Aurillac, 2015, p. 35-38

¹⁵ TRIOLET (Jérôme et Laurent), *op. cit.*

Dans la région entre Doire et Bertrande, le souterrain annulaire de Freix-Anglards ne serait pas le seul puisqu'on serait tenté d'ajouter celui de Bassignac (Freix-Anglards). Malheureusement la topographie partielle du souterrain ne permet pas de le garantir (Fig. 9)

À Trémont : Une pratique ancienne oubliée

Une étude parue en 1979¹⁶ fait de redécouvrir le système ancien de stockage des grains à long terme en atmosphère confinée, largement répandu dans le monde agricole et fortement concurrencé par les greniers à grains : l'ensilage. Alors que le grenier nécessitait la propriété du lieu en surface et une architecture conséquente, qui en isolant du sol permettait une bonne ventilation pour éviter l'échauffement du grain, et les soustrayait à différents nuisibles, comme les rongeurs, les insectes, le silo était réalisé avec une économie de moyen, utilisant le sous-sol, simplement par architecture soustractive et garantissait une température fraîche et constante, facilitant la conservation du grain. Au bout de six ans, le grain avait encore une valeur germinative, qui décroît avec le temps. Vingt ans après il était toujours consommable, quoiqu'avec un certain goût qui le faisait vite différencier du grain de l'année. L'élaboration du souterrain ne devait d'ailleurs prendre que quelques semaines, suivant son importance. A titre d'exemple le volume du souterrain de Freix-Anglards fait environ 22 m³ ou Saint-Cirgues-de-Malbert (n°1) de 45 m³, pour ces deux cavités, à raison de 2 m³ de déblais par jour¹⁷, pour deux personnes, de douze et vingt-cinq jours environ devaient suffire selon le témoignage d'anciens puisatiers qui travaillaient encore au XX^e siècle pour les captages d'eau dans la Chataigneraie.

L'explication de l'utilisation de ce système réside peut-être dans la notion de double protection face aux pilleurs et face aux infiltrations d'humidité. En effet, les silos qui s'ouvrent au sol, en terrain découvert, juxtaposés les uns à côté des autres, ne permet pas une garantie efficace contre le vol.

¹⁶ GAST (Marceau) et SIGAUT (François) dir., *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et de sociétés*, Paris, Editions du CNRS, 2 tomes, 1979. L'étude mentionne dans de nombreux pays d'Europe des textes citant les souterrains utilisés comme silos à grains, depuis le néolithique. Après un long oubli, les silos sont redécouverts par les agronomes des XVII^e et XVIII^e siècles comme lieux de stockage des grains. Ce système fait l'objet de nombreuses expériences, afin d'assurer la conservation de denrées sur plusieurs années, pour le compte des armées et de la population urbaine qui voit sa démographie augmenter.

¹⁷ Un puisatier au début du siècle excavait 2 m³ de déblais par jour

Ils ont accessibles à tous, et la denrée éminemment précieuse qu'ils contiennent, surtout en période de famine, est protégé par la maison qui constituent alors un premier barrage, surtout la nuit. Le système devient plus compréhensible : un seul accès qui dessert une ou plusieurs fosses en ogive, avec la facilité de pouvoir en creuser d'autres au fur et à mesure des nécessités. Par exemple au Bex (Saint-Cernin) (Fig. 5), l'accès se faisait depuis la cave de la maison. Dans le souterrain de Trémont (Saint-Cirgues-de-Malbert) (Fig. 2) le système de circulation et de fermeture est bien lisible : on y entrait par l'accès le plus haut, actuellement bouché, pour pénétrer dans la galerie supérieure. Afin de sécuriser les incursions possibles par l'accès pratiqué dans le mur de soutènement du chemin, une encoche en virgule (Coupe Fig. 11) taillée dans la paroi permettait de bloquer une porte depuis l'intérieur. La galerie inférieure devait bien jouer son rôle de drain pour évacuer l'eau.

Le deuxième avantage des souterrains sur les silos concerne l'obturation du système de conservation des grains. Comme la fermeture des silos se faisait dans la partie supérieure, donc au ras du sol, elle était difficilement et nécessitait un colmatage fait d'argile, de paille et de pierres. Elle ne suffisait pas et souvent une épaisseur importante de grains au contact

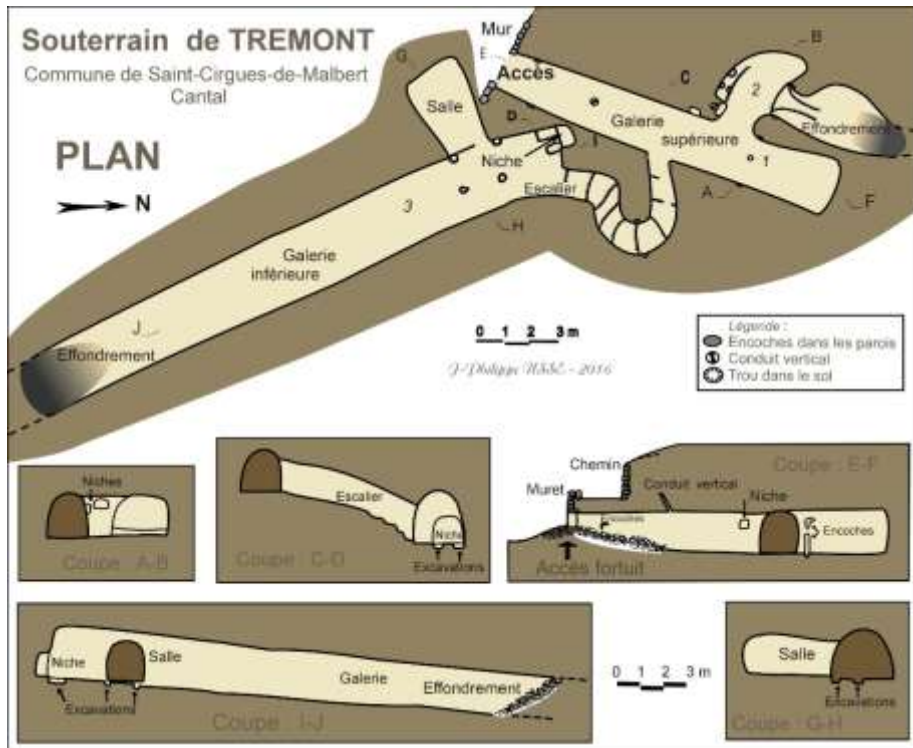


Fig. 12 : Topographie du souterrain de Trémont

du bouchon ainsi constitué subissait un pourrissement gâchant une part non négligeable de grains. Au contraire, la configuration de salles creusées latéralement, depuis la galerie de circulation, supprimait ce problème : le grain était protégé des eaux de ruissellement. A Trémont, on pouvait conserver le grain dans de grosses poteries globulaires (Fig. 13)¹⁸ dont la fouilles a mis au jour un nombre impressionnant de tessons, et dans les deux salles latérales (Fig. 1) bien isolées par des cloisons en bois dont il reste les systèmes d'encastrement creusés dans la roche. La galerie se poursuivait jusqu'à flanc de talus, en contrebas, pour évacuer l'eau du souterrain, par une sortie amenuisée, en interdisant un accès. On est donc en présence « d'une extension souterraine de l'habitat de surface¹⁹ » tel que l'envisage bien des archéologues pour ce type de configuration.

Comment expliquer l'abandon du stockage en sous-sol ? L'administration fiscale devait avoir plus de difficulté à contrôler les réserves souterraines²⁰ que les greniers aériens. Ils ont dû contribuer à privilégier la conservation arienne. Par la suite, on a pu considérer, les progrès en agronomie étant de plus en plus vulgarisés, que le système souterrain était bien trop archaïque pour être maintenu. Dans une région essentiellement d'élevage, de vastes coffres à grains devaient suffire.

Encore une énigme

L'étude archéologique permet au moins de distinguer ces souterrains des autres tunnels anthropiques (captages d'eau, galeries de mines) grâce à leurs aménagements intérieurs creusés en



Fig. 13 : Céramique globulaire, Trémont (Saint-Cirgues-de-Malbert)

¹⁸ Le musée d'Art et d'Archéologie d'Aurillac conserve dans une vitrine le matériel céramique de ce souterrain. Une maquette présente cette cavité.

¹⁹ SAUMANDE (Pierre), « Ces énigmatiques souterrains du Limousin », *la Haute-Vienne, Lémouzi* n°145 bis, cahiers d'archéologie limousine, 9, Tulle, 1998, et les citations des travaux de recherches de Patrice Conte en ligne sur le site du SRA DRAC Limousin, Hérésis 1980

²⁰ GAST (Marceau) et SIGAUT (François) dir., *Les techniques de conservation des grains à long terme, leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et de sociétés*, Paris, Editions du CNRS, 2 t., 1979.

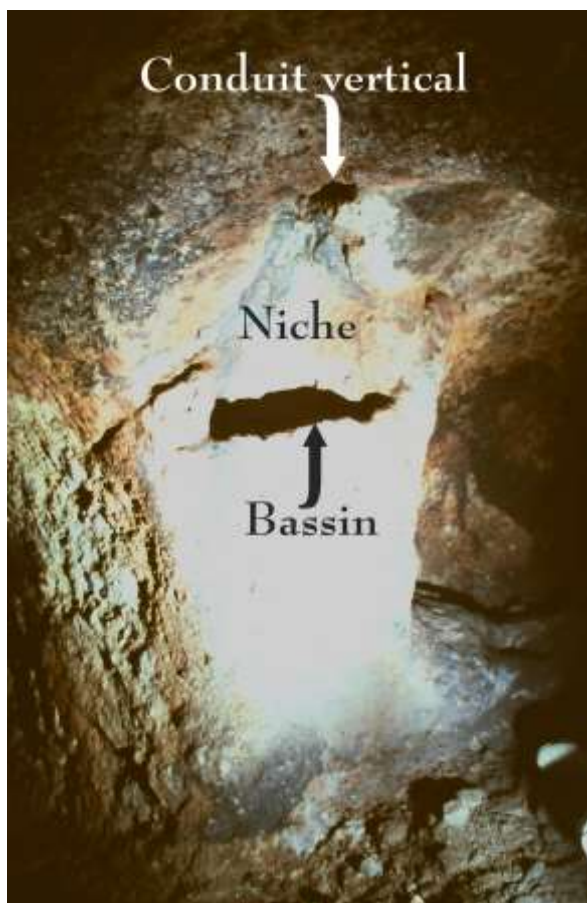


Fig. 14: Détails des aménagements du souterrain de Trémont (Saint-Cirgues-de-Malbert)

négatif dans la roche réellement significatifs. Ils s'apparentent à ceux déjà constatés dans l'habitat troglodytique : salles, cellules latérales, petites niches, feuillures et encoches en virgules dans les parois, marches d'escalier. De façon plus spécifique on remarque les conduits verticaux (Fig. 14 et signalés sur les topographies) (plus souvent obliques que verticaux). Leur examen montre qu'ils ont été forés de bas en haut certainement par percussion et rotation d'une tarière depuis l'intérieur de la galerie. De nos jours, faute d'entretien, ils sont tous obstrués vers la surface. Quel était leur utilité ? La première expli-

cation qui vient à l'esprit est de contribuer à la ventilation des lieux. Ensuite on pense à la nécessité de se repérer au sol, en l'absence de boussole pour orienter correctement le cheminement des galeries, et enfin à bout d'argument rationnel les incorrigibles rêveurs tentent d'évoquer une sorte de jonction entre le domaine des esprits et celui des vivants...

A l'époque où les souterrains fonctionnaient, des structures en bois, portes, cloisons, étagères, poteaux devaient être employées dans l'équipement mobile aujourd'hui disparu. La découverte unique en octobre 2015 de deux pièces en bois dans le souterrain annulaire du Caire²¹ : l'une a été

²¹ Souterrain découvert lors des travaux de rectification du tracé routier de la RD 120 entre Saint-Paul-des-Landes et Montvert. Localisé entre le lieu-dit « Bois-Grand » et le hameau Le Caire, commune de Laroquebrou, il est maintenant sous la route départementale (diagnostique réalisé par Sandrine Fournand, INRAP Rhône-Alpes/Auvergne, puis fouilles Mathieu Carlier, INRAP Rhône-Alpes/Auvergne). FOURNAND (Sandrine), « RD 120 » et CAR-

trouvée *in situ* encastrée dans une feuillure au sol seul vestige d'un encadrement de porte pour la galerie d'accès. Leur datation, par analyse du carbone 14, propose le XI^e siècle pour l'une et le XII^e siècle pour l'autre de quoi conforter l'hypothèse de l'occupation médiévale !

Si on se base sur la datation des objets collectés dans ces cavités, on constate qu'il n'y a pas d'objets postérieurs à cette période, ce qui permet de conclure que l'utilité du souterrain a été perdue au moins depuis plus de quatre siècles sinon plus. A Camps (Saint-Illide Fig. 18), après son abandon, l'accès du souterrain a servi de dépotoir : une accumulation de déchets de toutes sortes et de toutes époques s'y amoncelle.



Fig. 15 : Rétrécissement de la galerie du souterrain n°1 de Saint-Cirgues-de-Malbert

La nature géologique du sous-sol du territoire compris entre les vallées de la Doire et de la Bertrande, n'a pas prédéterminé la présence ou l'absence de souterrains. Ces derniers ont été aménagés dans tous les types de substrats rocheux, qu'ils soient de nature schisteuse, gneiss ou volcanique (brèche). A noter pour Saint-Cirgues-de-Malbert (n°1), la galerie d'accès au souterrain traverse les brèches volcaniques pour se développer dans la roche schisteuse (Fig. 16). Le micaschiste est une roche tendre mais suffisamment compacte, homogène, facile à travailler, permettant au terrassier une certaine audace (Fig. 15) dans la construction et une belle finition de

LIER (Mathieu), « Laroquebrou, Bois-Grand » dans *Service Régional de l'archéologie, Bilan d'activité du service régional d'archéologie - Auvergne 2014*, Aurillac, 2015, pp35-38

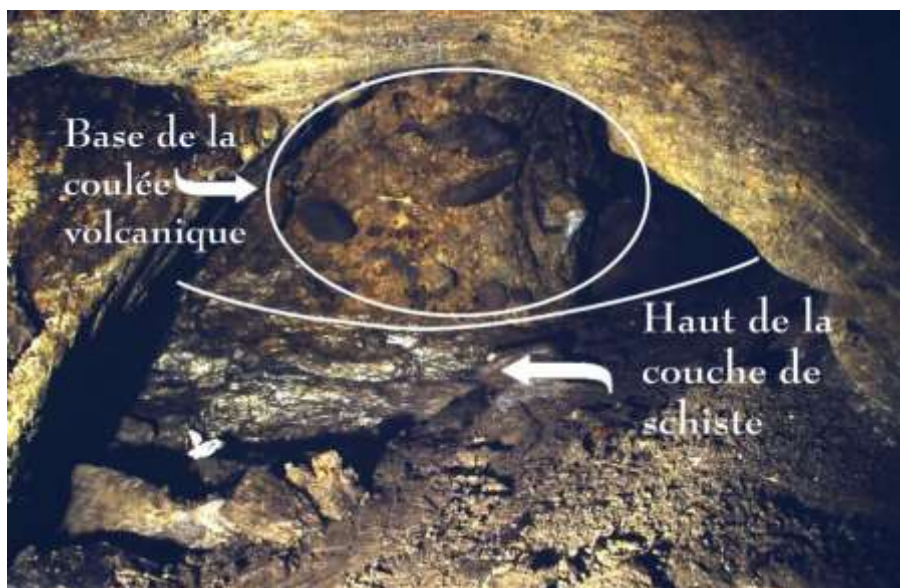


Fig. 16 : Souterrain de Saint-Cirgues-de-Malbert

l'ouvrage. Les parois des galeries ont conservé les traces de l'outil qui les a creusées. Les boules de basalte, dans le conglomérat de brèches volcaniques, ont été soigneusement évitées, comme à Trémont (Fig. 17) ou à Camps, formant une protubérance dans la paroi. Sinon, chaque fois que la nature de la roche le facilite, les parois sont surfacées avec soin.



Fig. 17 : Galerie inférieure du souterrain de Trémont (Saint-Cirgues-de-Malbert)

Que conclure de ce bref panorama des souterrains entre Doire et Bertrande ? C'est une région tout à fait didactique puisque sur sept cavités étudiées, au moins trois illustrent les principaux types d'utilisation potentielle : souterrains-refuge (les deux du bourg de Saint-Cirgues-de-Malbert), souterrain cultuel (Freix-Anglards), et annexe agricole (Trémont). Par contre certains sont trop incomplets pour permettre de les classer comme ceux de Bassignac (Fig. 8) à Freix-Anglards, de Camps à Saint-Illide, (Fig. 18) et du Bex à Saint-Cernin. Contrairement aux idées romantiques, les souterrains ne se prolongent pas sur des kilomètres mais ont un développement plutôt modeste, d'un maximum de 50 mètres. Bien sûr, il n'est pas question d'espérer y trouver un trésor : La seule richesse à découvrir n'est qu'archéologique sous forme de fragments de poterie datable de la deuxième moitié du Moyen Âge, sauf pour les boyaux d'accès qui ont été souvent convertis depuis l'abandon des souterrains en dépotoir, comme par exemple à Camps.

Beaucoup de questions restent en suspens et entretiennent le mystère.

Résumé : La région du canton de Saint-Cernin comporte quelques cavités comme tout le reste du Cantal qui ont gagné en crédibilité du point de vue de l'archéologie depuis la fin du XX^e siècle. Leur période d'occupation semble concerner le bas-Moyen Âge pour une utilisation de stockage des céréales oubliée depuis. D'autres pistes ont été proposées mais restent difficiles à corroborées faute d'archives ou de résultats de fouilles archéologiques.

Mots-clés : Anhistoriques, bas-Moyen Âge, conservation des grains, archéologie, divinités chtoniennes, encoche en virgule, fusaïole, céramique globulaire, poterie, goulots, silos, souterrains, stockage et conservation des grains.

Personnes : Albigeois, Alphonse Aymar, Mathieu Carlier (INRAP), *Delzangles*, Henri Durif, Jean Masfrand, Jean-Michel et Bernadette Sauget, Jérôme et Laurent Triolet, Léonce Bouyssou, Raymond VII de Toulouse.

Noms de lieux : Bassignac, Bex, Camps, Freix-Anglards, Girgols, Laroquevieille, Marzes, Ourzeaux, Saint-Cirgues-de-Malbert, Saint-Illide, souterrain du Caire, Tidarnac, Tournemire, Trémont.

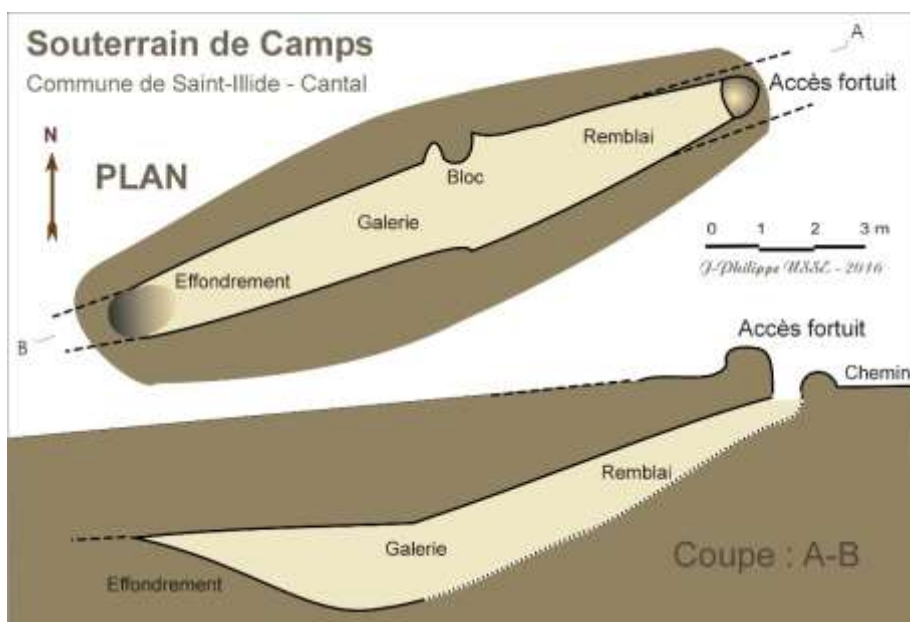


Fig. 18 : Topographie du souterrain de Camps (Saint-Illide)



Fig. 19 : Exemple de goulot entre salle et galerie (Arnac)



Trois exemples d'occupation troglodytique entre Doire et Bertrande

par Annie RASSINOT et Jean-Philippe USSE*

Intérieur de la maison du site troglodytique de la cascade de Lavergne, Tournemire

Les vallées du massif cantalien offrent de nombreuses falaises de brèches volcaniques et de basalte, dégagées par l'érosion, qui sont favorables à l'installation d'habitats troglodytiques. Souvent bien exposés au soleil levant, ces pieds de falaises, abri-sous-roche et grottes ont servi de support, dès l'époque préhistorique, à une occupation par l'homme, soit sous forme d'habitat principal (civil ou militaire) soit sous forme de bâtiments agricoles, artisanaux ou culturels. Ces aménagements actuellement délaissés, sont méconnus dans le Cantal qui en fut pourtant bien pourvu jusqu'au XIX^e siècle. L'étude de ces vestiges, peuvent, à juste titre, alimenter l'inventaire des « curiosités » pour la région entre Doire et Bertrande.

Les traces d'une architecture négative

Proposition de typologie

Les habitats troglodytiques des sites de Besse, Tournemire et Lavergne, dont il va être question dans cet article sont représentatifs de trois formes différentes rencontrées habituellement dans notre département :

* annie.rassinot@orange.fr et jpusse@orange.fr (Société d'archéologie de la région d'Aurillac et Fédération des associations archéologiques du Cantal).
Les photos et dessins sont de Jean-Philippe Usse.



Fig. 1 : Pied de falaise de Civadal, Besse



Fig. 2 : Pied de falaise aménagé au nord du bourg de Tournemire

- Un habitat adossé à une falaise verticale depuis le sol, mais dont les matériaux, souvent d'origine végétale (bois, chaume, etc.) ont disparu, comme par exemple à Civadal (Besse) ou à au nord du bourg de Tournemire. On parlera alors plutôt d'habitat semi-troglodytique.

- La grotte aménagée, c'est-à-dire une cavité naturelle utilisable directement par l'homme exceptées quelques rectifications mineures dans la roche (trous de boulines, niches) en architecture soustractive ou des ajouts ponctuels d'éléments rapportés (barrière de fermeture). Les grottes de Civadal (Besse) et les trois grottes au nord du château d'Anjony (Tournemire) sont en significatives.

- Enfin l'abri sous roche, qui mixte les composantes des deux précédents modèles. Il présente, dans sa partie sommitale, le surplomb rocheux d'une falaise remplaçant le toit, alors que sa partie inférieure est excavée. Celui de Lavergne (Tournemire) en est représentatif. Ici aussi on parlera de formes semi-troglodytiques.



Fig. 3 : Aménagement de paroi de la grotte n°3 (nord du château d'Anjony) à Tournemire

Il est souvent difficile de repérer ce type d'occupation, qui semble effacé par le temps ou qui a disparu faute d'entretien du fait de leur abandon, mais une observation minutieuse des lieux permet de conforter l'idée d'une ancienne présence humaine. Par exemple, quelques indices en négatif dans la roche, se détecte à l'analyse des parois, du sol ou de la voûte : les éléments de rangement (Fig. 1 et 2 : placards), comme les éléments de sectorialisation (Fig. 2 et 3) de l'espace (mur de cloisonnement, trous de boulins des parois, trous de poteau au sol). Les éléments périssables en bois ou pisé, qui s'encastraient dans la roche ont disparu.

Tous ces témoignages suggèrent une présence humaine en ces lieux en réappropriation de falaises ou de cavités naturelles. On ne relève que très rarement des traces de surfaçage au pic, même à l'intérieur des cavités les plus profondes protégées des intempéries, de l'usure des temps : aucun décor, peint ou sculpté. D'autres fois, et en association aux signes précédents, ce sont les aménagements rapportés (Fig. 3), plutôt précaires qui révèlent un site anthropique : des empilements de pierres au-devant d'une falaise (terrasses, murs de clôture, etc. fig. 8), ou à l'entrée d'une grotte ont subsisté ou ont pu être reconstruits, restaurés, rechargés, au cours des

âges. Très souvent, ils disparaissent sous des éboulis, des ronces, la végétation.



Fig. 4 : Rocher aménagé au nord du bourg de Tournemire, support d'un habitat

Il arrive que la lecture du lieu soit facilitée du fait d'une architecture soustractive très parlante. C'est le cas à Tournemire (Fig. 4) : à l'emplacement d'une maison disparue mais qui figure sur le cadastre de 1824. Sur place on distingue nettement une sorte de placard avec des feuillures pour son obturation par une porte et des rainures horizontales destinées à des étagères disparues. Cet état est corroboré par la présence dans le mur de restes d'un « cantou » (départ du manteau de cheminée), ainsi que des marches d'escalier, encoche et caniveau taillés dans le rocher, toujours apparents.

Les grottes des deux sites de Besse et de Tournemire ont conservé des vestiges de murs au niveau du porche d'entrée et sur les côtés intérieurs de la cavité. Des trous de boulins, ainsi que des encoches et feuillures sont creusées dans les parois afin d'accueillir des éléments de structure en bois (planchers, cloisons, étagères, portes, etc.). L'abri sous roche de Lavergne a été mis à profit pour tenir lieu de toit à un bâtiment très rustique, fait de 3 murs de pierres jointoyées de terre argileuse, accolés à la paroi qui constitue ainsi le quatrième côté.

Quels usages ? Quelles périodes d'occupation ?

Quelle était la destination de ces aménagements anthropiques ? Il est reconnu que les pieds de falaises et les grottes ont constitué un lieu de refuge et d'habitat dès l'époque préhistorique, depuis les chasseurs-cueilleurs, jusqu'à des époques plus récentes. L'archéologie l'a bien démontré pour des sites cantaliens comme celui de Saint-Chamant¹ ou du Cuze-de-Neussargues². Malheureusement, pour les périodes historiques, les documents d'archives sur ces sociétés troglodytes sont rares, ce qui est surprenant, car ce phénomène est plutôt bien répandu dans le Cantal (près d'une centaine de sites répertoriés) mais somme toute assez banal, pour qu'il ne retienne l'attention ni des documents juridiques ni des documents administratifs. On peut supposer que ces aménagements pouvaient concerner aussi bien un habitat permanent qu'un habitat saisonnier.

Dans l'exemple de Besse, ces espaces devaient être probablement dédiés à l'exploitation agricole. A Tournemire les grottes sont d'ailleurs toujours utilisées comme bergeries, mais à l'origine ce pouvaient être de simples habitats paysans avec ou sans étables. Par exemple au nord de ce même bourg, les rochers joutant les maisons, portent des traces de cheminée, de placards, prouvant l'emplacement de maisons d'habitation,



Fig. 5 : Grotte n° 1 au nord du château d'Anjony, Tournemire

¹ Fouilles de Jean-Philippe Usse sur le site de Cors (Saint-Chamant). DELPUECH (André) et USSE (Jean-Philippe), « Site préhistorique de Cors-Saint-Chamant (Cantal) », *Revue archéologique du Centre de la France*, tome 28, fascicule 1, 1989, p 5

² DELPUECH (André), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1983, vol. 80, n°4, pp. 100-103

dont le cadastre de 1824 a conservé le souvenir, significatif d'un habitat civil. Près du château d'Anjony, le site défensif de l'ancien château de Tournemire observable dans le parc depuis le chemin d'accès, présente une paroi rocheuse portant des traces de coups de pic de surfaçage bien nettes. Elle a dû servir de support à une structure adossée, comme annexe, à cet espace représentatif d'un ensemble, cette fois-ci militaire.



Fig. 6 : Intérieur de la grotte n° 1 au nord du château d'Anjony, Tournemire

En résumé, c'est pendant le Moyen Âge, dans la période du ^X^e au ^{XIII}^e siècle pour l'Auvergne³, liée à l'expansion démographique, que semble s'être développé ce phénomène de troglodytisme : la recherche d'un lieu d'occupation encore disponible, ne gelant pas des superficies exploitables, et permettant une installation rapide et peu coûteuse. Il se traduit dans notre région de moyennes montagnes, par la conquête de nouveaux terroirs, notamment les versants des vallées bien exposés. Ces sites sont par la suite désertés lors des crises démographiques. Ils continueront à être occupés ponctuellement jusqu'à l'époque subactuelle, à l'exemple de la ferme-bloc au-dessus de Bezaudun de Tournemire qui est accolée au rocher (Fig. 27), celui-ci constituant le quatrième mur. Dans le département, ils sont généralement localisés sur des terrains collectifs dont la valeur agricole est faible (pentes, rochers etc.). Au contraire, dans la région de

³ FOURQUIN (Guy), dans DUBY (Georges) et WALLON (Armand) dir., *Histoire de la France rurale*, t. 1, Tours, Seuil, 1975, p.395-400 et p. 592-598.

Saint-Cernin, seule la grotte n°1 de Tournemire est sur une parcelle communale accessible au public, les autres sont privées.

Le site troglodytique de Civadal

Ce site se localise au nord-est du village de Besse, au pied d'une falaise basaltique, résultant de la coulée volcanique du plateau, entre les vallées d'Enserre et de la Maronne. Il se compose de deux parties distinctes ayant fait l'objet d'équipements : un premier ensemble au sud-ouest appuyé sur la falaise, avec des placards, actuellement visibles (Fig. 1), témoignages d'une occupation humaine, et un deuxième ensemble, au nord-est, constitué d'une grotte aménagée. Faute de toponymes spécifiques connus, nous les dénommerons « site du pied de falaise » pour le premier et « grotte » pour le deuxième, l'un et l'autre de Civadal (Fig. 7)

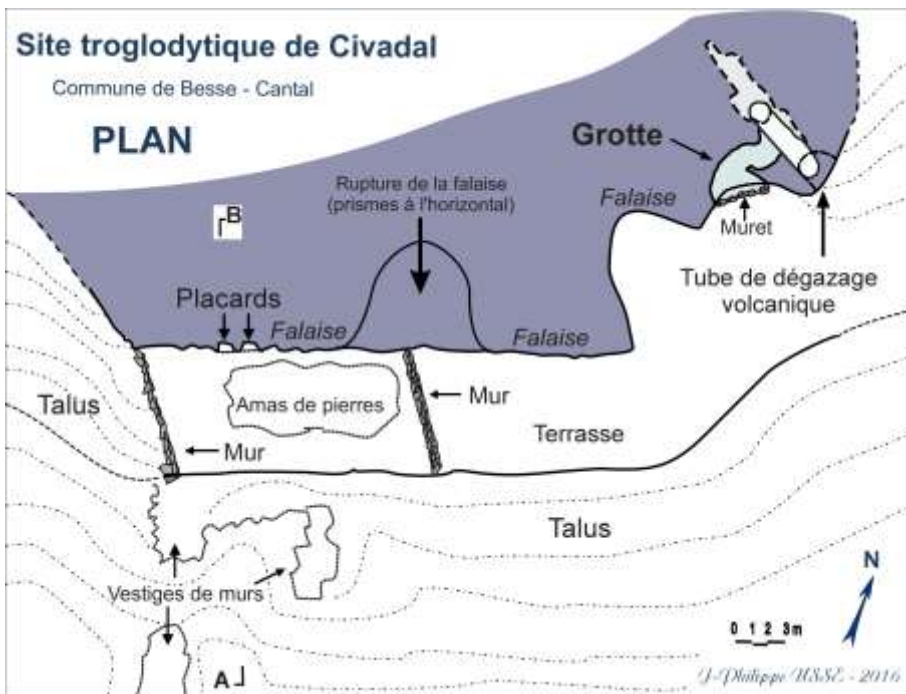


Fig. 7 : Topographie de l'ensemble du site troglodytique de Civadal, Besse. Pied de falaise à l'ouest et grotte à l'est

Le pied de falaise de Civadal - Besse

Des prismes basaltiques de 8 à 10 m de haut composent la falaise depuis sa base, surmontés de la fausse colonnade et de l'entablement. Apparemment, c'est simplement en extrayant quelques prismes, que deux

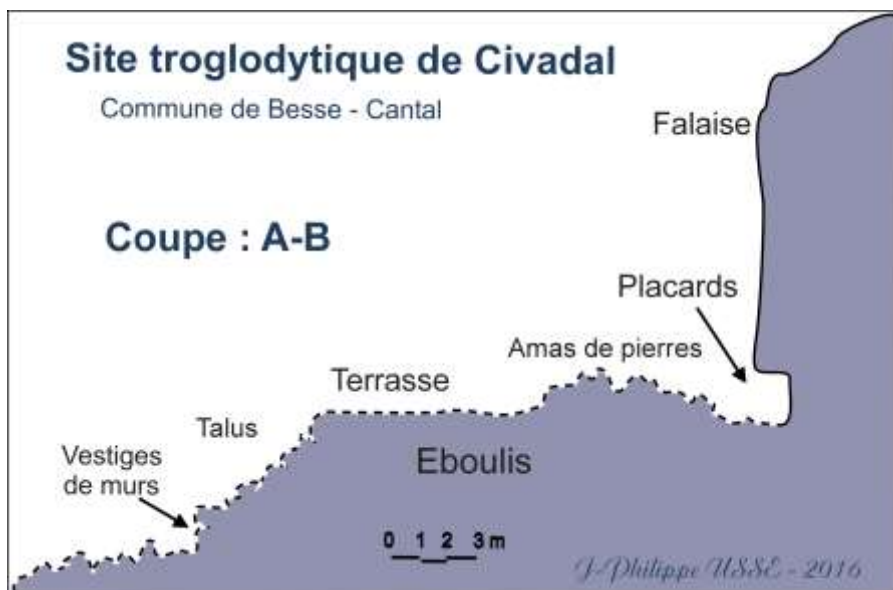


Fig. 8 : Coupe topographique du pied de falaise de Civadal, Besse

placards se jouxtant ont pu être aménagés (Fig. 1). Aucune autre modification anthropique de la paroi n'est visible : absence due, peut-être à leur destruction par l'érosion naturelle, faute de protection naturelle à l'aplomb.

Une esplanade (Fig. 7 et 8 et 9) de 35 m de long sur 8 m de large, en terrasse, au pied de la falaise, prolonge l'aménagement. Elle est entrecoupée de deux murets de pierres sèches, perpendiculaires à la paroi, qui



Fig. 9 : un des deux murets de l'esplanade en terrasse du pied de falaise de Civadal, Besse

s'étendent, à l'opposé de la falaise, jusqu'à la rupture de pente. D'une longueur de 8 m, de 0,65 m de large pour de 1,10 m de haut, ces murets délimitent un espace clos important, de 16 m de long (est-ouest) sur 8 m de large. La plate-forme est encombrée d'un amas de pierres dont la provenance est incertaine : érosion de la falaise ou construction écroulée.

La grotte de Civadal

Plus à l'est, les primes basaltiques sont renversés quasiment à l'horizontale, ce qui marque une rupture dans la physionomie de la falaise (Fig. 7). Toujours au même niveau, une trentaine de mètres plus au nord-est, de cette même coulée volcanique, un abri sous roche, a été mis à profit pour y installer un habitat se prolongeant par une grotte (Fig. 10).

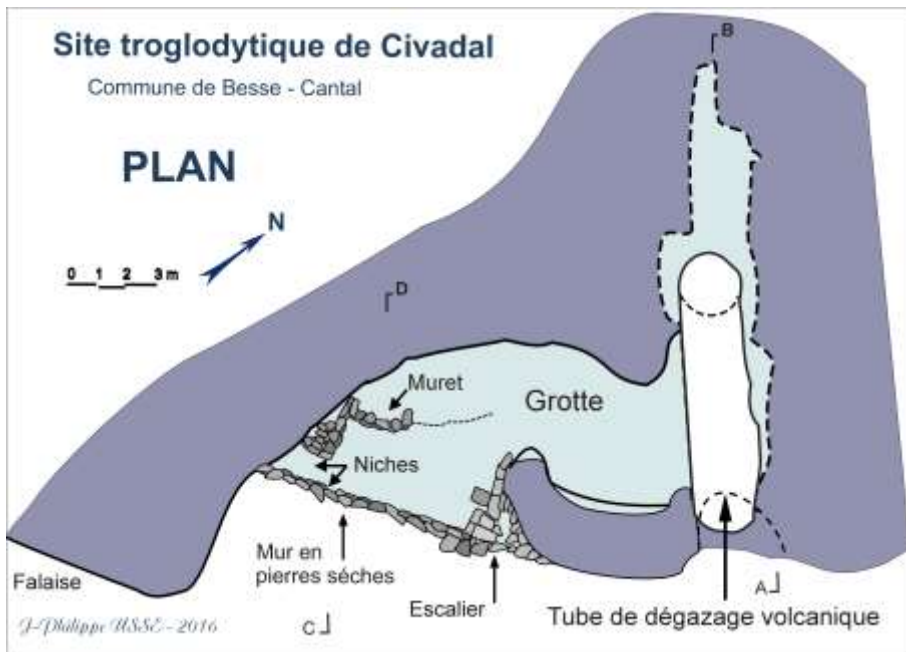


Fig. 10 : Topographie du pied de falaise de Civadal, Besse

La terrasse qui dessert la grotte est encombrée de blocs de pierres taillées. Ces blocs proviennent vraisemblablement d'anciennes constructions effondrées. A l'origine le porche de la cavité devait être obturé par un mur, dont on peut voir des vestiges aujourd'hui, limitant ainsi un ensemble clos, troglodytique. A l'intérieur, dans la base de ce mur, subsistent une niche bien conservée, ainsi qu'une sorte de placard ou de petit réduit aménagé



Fig. 11 : Photo des aménagements de la grotte de Civadal, Besse

dans un mur en pierres sèches, au-devant de la paroi ouest de la cavité (Fig. 10). En vis à vis côté est, un autre muret accueille quelques marches qui précèdent un accès.

La cavité se poursuit au-delà de ces constructions, par une galerie de 15 m de long, 2 à 3,50 m de large et 1,50 m de haut, mais se trouve interrompue par un éboulis qui obstrue le passage (Fig. 12). Au plafond, un curieux boyau, de section ronde, remonte à la surface à travers les prismes volcaniques.

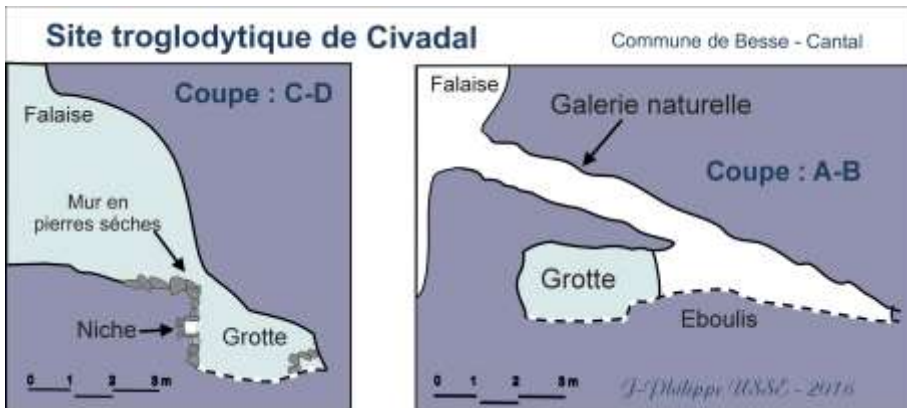


Fig. 12 : Coupe topographique de la grotte de Civadal

La galerie naturelle du site de Civaldal

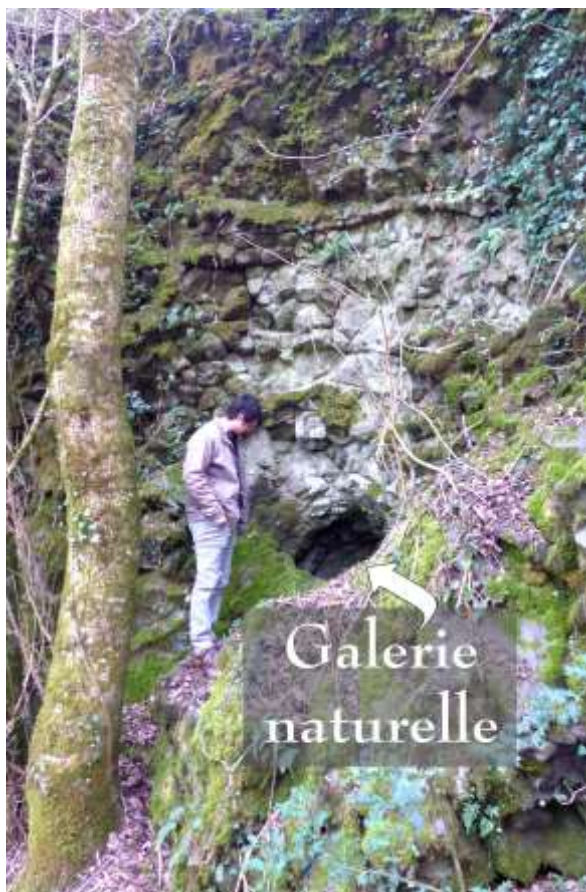


Fig. 13 : Débouché dans la falaise de la galerie naturelle de Civaldal, Besse

Ce boyau de section ronde⁴ est une particularité géologique du site de Besse. Un des rares exemplaires qui avait été identifié le jour de sa découverte comme étant un tube de dégazage⁵. Ce dernier part depuis l'intérieur de la coulée, à sa base, pour ressortir plus haut en oblique, à flanc des prismes, environ au tiers inférieur de la falaise (Fig. 13). Le volume est assez régulier : un diamètre d'un mètre environ pour une longueur totale d'une dizaine de mètres (Fig. 14). Au débouché du tube vers l'extérieur, les prismes constituent une sorte de gaine circulaire enveloppante (Fig. 15). Ils se révèlent en front de falaise sur leur section, donnant

une fausse idée de maçonnerie. C'est cette apparence qui a conduit la population locale à le signaler aux archéologues de la SARA, le confondant avec un souterrain creusé par l'homme.

Dans le Cantal, ce type de galerie naturelle a été mentionné d'autres fois, pris pour des cavités anthropiques : au-dessus du col de Curebourse (Le Cayla, commune de Saint-Clément), sous le Roc des Ombres (Brèche

⁴ Cf. article de Nicole Vatin Pérignon dans ce numéro de la RHA.

⁵ USSE (Annie et Jean-Philippe), « Habitats troglodytiques, souterrains médiévaux et galeries artificielles du Cantal », *Bulletin archéologique de la région d'Aurillac (BARA) n° 7*, Aurillac, 1998. Pierre Watelet, membre de la Société d'archéologie de la Région d'Aurillac, à l'époque conservateur du muséum d'Aurillac, a ainsi interprété cette particularité géologique de même qu'Alain de Goër de Hervé, lors d'une visite d'abri-sous-roche.

d'Enfloquet, commune du Fau), à Bouygues (Lascelles), et au-dessus de la ferme de Lavergne (Fontanges). En réalité, la liste doit être incomplète.

Cette grotte est sur une propriété privée, son accès est interdit au public.



Fig. 14 : galerie naturelle de Besse
Vue de l'intérieur



Fig. 15 Vue de l'extérieur

Le troglodytisme du bourg de Tournemire

Les cavités de Tournemire sont situées au nord-ouest du village, sur le flanc droit du ruisseau qui traverse Tournemire, le Malrieu, à l'arrière du château d'Anjony. Les trois grottes sont distinctes les unes des autres, la première, côté Est, est localisée sur le domaine public, les deux autres plus, à l'ouest, sont des propriétés privées et leur accès est interdit.

Grotte n° 1

Orientée sud-ouest – nord-est, la grotte (Fig. 5, 6 et 16), assez vaste, s'ouvre par un porche haut de 4 m et large de 6,50 m. La première partie de la grotte est spacieuse : le plafond remonte de 5 à 7 m de haut, alors que le sol reste horizontal, pour une largeur de 9 m. La cavité s'enfonce dans la roche jusqu'à une profondeur de 17 m. A partir d'une sorte de ressaut, le

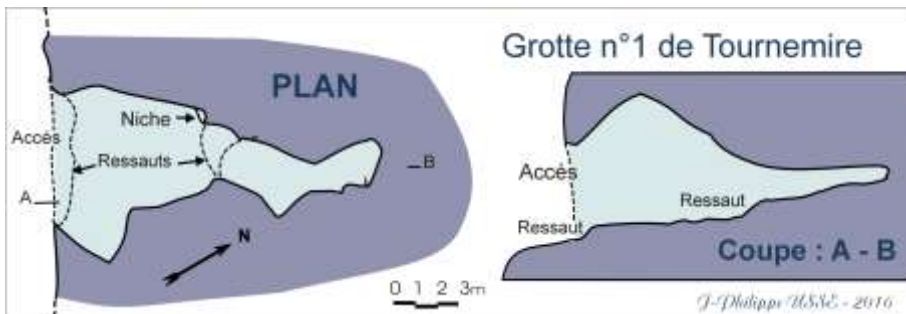


Fig. 16 : Topographie de la grotte n°1, Tournemire

volume rétrécit et ne fait plus que 1,50 m de hauteur sur 2,50 m de large. Ce diverticule est en légère pente. Une niche dans la paroi côté ouest-est, juste avant le ressaut, est le seul aménagement qu'on peut distinguer⁶. L'accès de la grotte est libre au public.

Grotte n° 2

Située en contrebas des deux autres grottes, celle-ci se différencie des 2 autres par la présence d'un petit muret de pierres sèches à l'aplomb du porche (Fig. 17). Haute de 4 à 5 m à l'entrée elle se développe plein nord, jusqu'à 10 m de profondeur sur 12 m de large. Une encoche, creusée dans la paroi ouest, figure

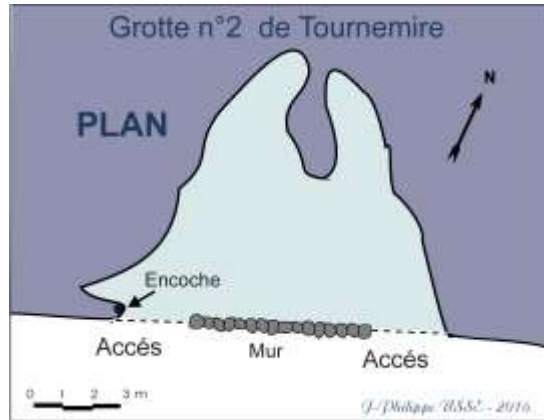


Fig. 17 : Topographie de la grotte n°2, Tournemire

un des rares aménagements en creux de la cavité, outre ceux au sol masqués par la paille. Actuellement, elle est privée et sert de bergerie.

Grotte n°3

D'orientation nord-sud⁷, la première partie forme une sorte de salle (Fig. 19) d'une longueur de 10 m, sur 5 est large 7 m. A l'origine le porche devait être obturé d'une structure en bois ou en pierres, et l'accès devait être possible par une porte sur le côté droit, c'est-à-dire au sud-est, dont on devine l'emplacement dans la paroi qui, pour se faire, a été largement entaillée (Fig. 18).

De nombreux aménagements ponctuent la cavité : au sol une rigole médiane, dans la paroi est des encoches à 1 m du sol et un petit muret adossé, au plafond deux anneaux percés dans la roche. Au fond, après un ressaut de 0,70 m de haut, la partie terminale se scinde en deux diverticules de 5 à 7 m de long et 2 m de large, en pente ascendante.

Une particularité marque le diverticule nord-ouest : un boyau étroit le relie à la grande salle initiale de la grotte. A ce jour, c'est la seule communication intercavités de ce genre recensée dans la région.

⁶ GERARD (René), « Grottes de Tournemire », *Lo Trauc, bulletin de la société aurillacois de spéléologie* n°6, Aurillac, 1987, pp. 31-34.

⁷ Au bas d'un pré qui s'appellerait la côte de l'Henrique.

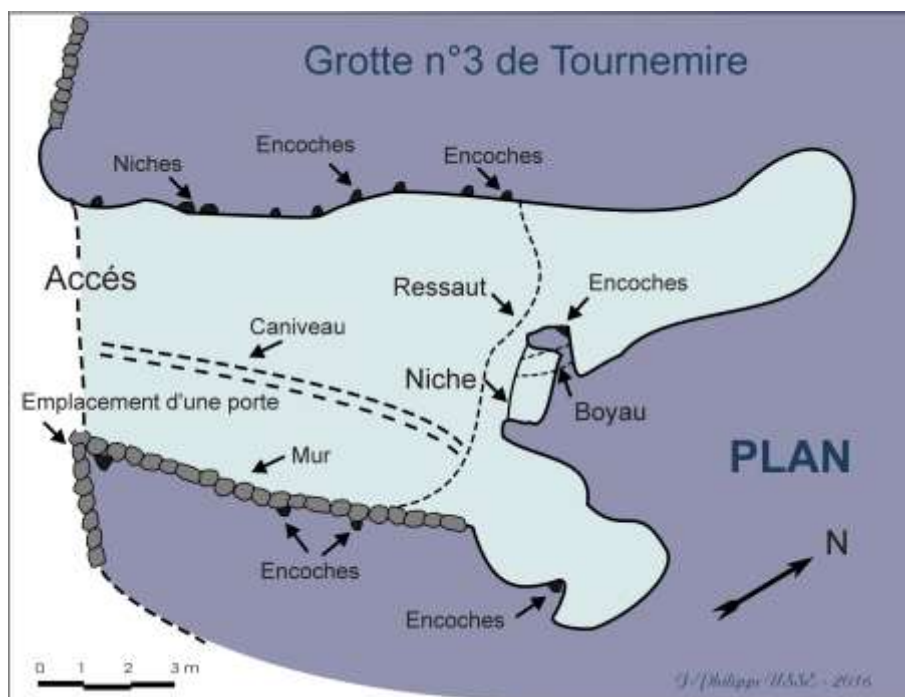


Fig. 18 : Topographie de la grotte n°3, Tournemire



Fig. 19 : Vue de l'intérieur de la grotte n°3, Tournemire

grotte a servi d'habitation, à un homme qui tirait ses ressources de la fabrication d'allumettes de contrebande⁸. De nos jours, elle sert d'écurie pour des ânes. C'est une propriété privée interdite au public sans autorisation.

L'abri-sous-roche de Lavergne – Tournemire

Présentation du site

Sur le territoire de la commune de Tournemire, au sud et en contrebas du hameau de Lavergne⁹, le ruisseau du même nom, tombe en cascade depuis un ressaut d'une quinzaine de mètres environ formant une falaise. L'érosion différentielle qui en résulte a donné un très important abri-sous-roche de dimensions importantes (Fig. 20 et 23) : 35 m de long, 8 à 15 m de large et 5 m de haut (en moyenne) à l'aplomb de la falaise, pour 2 m au fond de la cavité. Le sol, plat et régulier, est limité au-devant par le même

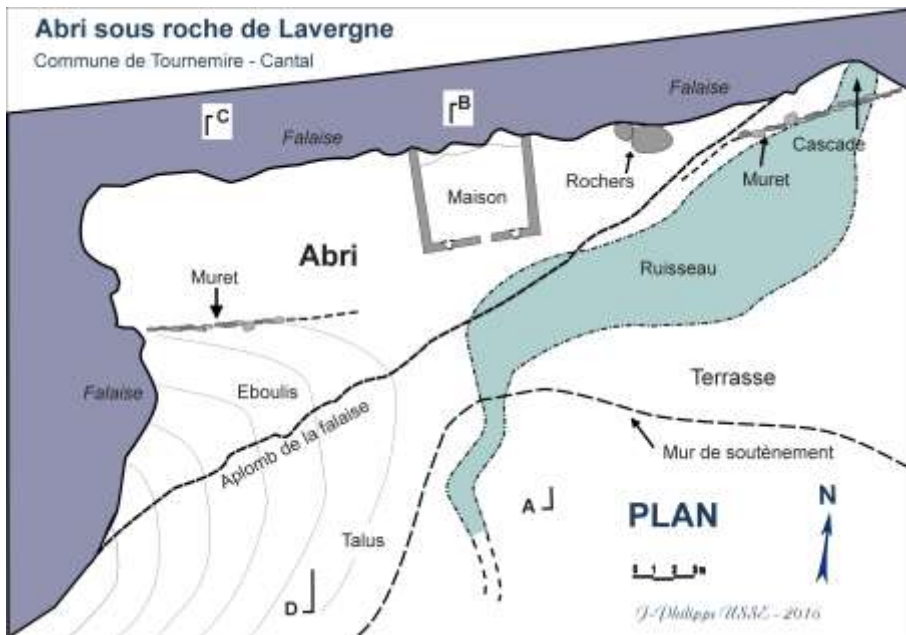


Fig. 20 : Topographie du site de la cascade de Lavergne, Tournemire

⁸ Témoignage oral.

⁹ René Tiblé, en sa qualité de Greeter (<http://greeters-cantal.com/>) à Tournemire et membre de la SHA, nous a fait découvrir ce site (visite et prêt des deux documents iconographiques). Nous l'en remercions bien sincèrement. Il est l'auteur du livre *Tournemire, images du passé. Promenade au temps de Fernand Delzangles (1871-1944)*, Aurillac, Editions de la Maletie, 2001, 175 p.

ruisseau résultant de la cascade. Sous sa partie ouest, une construction rudimentaire, d'un seul niveau, faite de 3 murs adossés à la paroi, s'insère entre le sol et la voûte de l'abri. La maçonnerie de façade épouse maladroitement le tracé sinueux de l'aplomb rocheux. Elle est très en retrait, ce qui lui permet d'éviter l'écoulement des eaux. Ainsi protégée, la construction n'a pas nécessité de toiture bâtie, une économie de moyens non négligeable (Fig. 21, 22, 24 et 27). La falaise ne semble pas avoir posé de problème d'instabilité, puisqu'aucun éboulis conséquent n'est présent au sol, sauf s'il a fait l'objet d'un nettoyage, ce qui semble peu probable.



Fig. 22 : Construction semi-troglodytique du site la cascade de Lavergne, Tournemire

Les murs sont simplement construits de pierres de tout calibre, liées à l'argile, mais aussi au mortier ou à de la terre, comme ce fut la tradition pendant longtemps et même jusqu'au XIX^e siècle. Les dimensions de la bâtisse sont plutôt irrégulières, ce qui parachève, outre sa maçonnerie rudimentaire, son caractère rustique. Pour les mesures de l'extérieur : côté ouest, 5,20 m de long et 2,10 m de haut ; côté est, 5,30 m de long et de 1,50 à 1,80 m de haut ; et pour la façade 6,50 m de large, et 1,92 à 2,60 m de haut. L'épaisseur des murs est relativement homogène, soit 0,50 m.

L'intérieur ne comporte pas d'aménagements particuliers et le sol est de terre battue en l'état actuel de l'observation (aucun sondage archéologique n'a été réalisé).

Alors que les murs des deux côtés adjacents du bâtiment sont aveugles, celui de façade, est percé d'une porte, encadrée de deux fenêtres disposées de façon symétrique. Le traitement des angles des

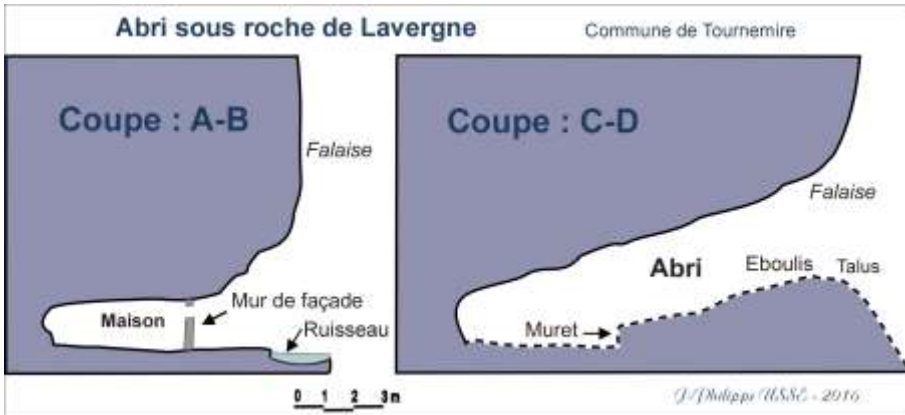


Fig. 23 : Coupe topographique du site de la cascade de Lavergne, Tournemire

murs, des montants de la porte, de son linteau, ainsi que des fenêtres, a été particulièrement soigné en utilisant des pierres taillées, au contraire du reste du bâti, constitué de pierres de récupération au gabarit très hétéroclite. Les ouvertures grossièrement carrées sont protégées d'un barreau vertical en fer forgé. Il existe toujours une porte en bois posée sur deux gongs, ouvrant sur l'extérieur. Elle est équipée côté in-



Fig. « 24 : Vue de l'abri-sous-roche du site de la cascade de Lavergne, Tournemire

une serrure posée à l'envers, sur une planche en bois horizontale, qui correspond en vis-à-vis à une gâche en fer insérée en face entre deux pierres ; au-dessous, un verrou dont le pêne se bloque simplement dans un léger trou creusé dans la pierre du jambage de la porte, en face. Le premier système de fermeture, qui semble plus récent, permet la sécurisation du bâtiment de l'extérieur, ce qui n'est pas le cas pour le deuxième, manifestement plus ancien, qui atteste d'une fermeture garantie de l'intérieur. Un trou ménagé au-dessus du verrou fait penser à un système qui permettrait le passage d'une cordelette pour bloquer ou débloquer la fermeture de l'extérieur. Le dispositif amovible n'existe plus. Ces moyens de verrouillage posent le problème de l'utilisation du lieu : probablement un habitat à la période du verrouillage depuis l'intérieur, qui devient un lieu de stockage ensuite quand est installée la serrure, par exemple comme annexe d'exploitation agricole.

Comparaison avec les documents iconographiques

L'esquisse¹⁰ d'Edouard Marty¹¹ (Fig. 25), réalisée au tout début de xx^e siècle, nous donne une idée de ce à quoi pouvait ressembler le site



Fig. 25 : « La grotte de la cascade d'Estenailhou », vers 1900
(Dessin d'Edouard Marty)

Sur la gauche l'abri a été mis à profit pour entreposer du matériel agricole (une mangeoire, une sorte de tombereau, des roues de char à foin, une échelle, etc.). A droite de la maison, le dessin est moins facile à déchiffrer : est-ce le mouvement du rocher ou un prolongement de structures bâties ? L'étude sur le terrain avait déjà donné quelques pistes d'interprétation. En

Au premier plan on distingue le ruisseau provenant de la cascade, dont le cours semble canalisé entre deux murets. Au-delà on reconnaît très bien la construction encastrée sous la falaise, comme écrasée par le surplomb de la paroi, porte ouverte, encadrée par deux petites fenêtres.

¹⁰ Esquisse d'Edouard Marty « la grotte de la cascade d'Estenailhou » (vers 1900). Coll. René Tible.

¹¹ Peintre cantalien né à Lavergne, Tournemire (1851-1913).

effet, sur place, d'autres vestiges sont encore perceptibles quoique plus ténus : au-devant de l'angle du mur est, et fiché dans la falaise, on remarque un anneau en fer, ancré dans la paroi à 3 m de haut. Au sol, à la verticale une pierre évidée recouverte en partie de terre se devine. On peut alors très bien imaginer un poteau fiché au sol dans ce réceptacle et maintenu vertical contre la paroi par l'anneau au-dessus. Au sol, on perçoit une sorte de feuillure pour caler une planche ou une porte. Plus loin en hauteur et à droite dans la paroi d'autres anneaux sont visibles, probablement pour maintenir d'autres structures en bois.

Si on compare ces observations à la carte postale (Fig. 26) de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle, un autre document rare découvert par René Tible¹², on peut supposer que ces accessoires métalliques observés *in situ* devaient servir d'accroches à des poteaux, supports d'une couverture de chaume à l'époque où a été prise la photo. On comprend mieux maintenant l'allure générale de l'habitat : une sorte de soupente en bois recouverte de chaume, très en pente, presque verticale, devait s'adosser à la construction en pierre comme étaient conçues les granges à cette époque, reposant sur un petit muret de pierres sèches. Tout un ensemble, supposé agricole, a été aménagé en ce lieu. Cet aménagement ne figure pas sur le dessin d'E. Marty.



Fig26 : « la cascade de Lavergne, près Tournemire », coll. Le Cantal pittoresque n°381 (Coll. René Tible)

Les études sur le troglodytisme, hors préhistoire, relèvent d'une démarche scientifique récente en Europe. La Société Française d'étude des

¹² Carte postale, « Cascade de Lavergne, près Tournemire », coll. Le Cantal pittoresque n° 381, Coll. René Tible.

souterrains ne s'en est fait l'écho que dans les années 80¹³. Elles sont encore rares pour l'Auvergne¹⁴, et encore plus pour le Cantal¹⁵, au contraire d'autres régions de roches sédimentaires, comme la Dordogne, le Lot les Pays de la Loire ou le Sud de la France etc. où ce patrimoine est beaucoup plus répandu, mieux recensé, mieux étudié¹⁶ et bien mis en valeur sur le plan touristique.

En Haute-Auvergne, les historiens de la deuxième moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont évoqué à de trop rares occasions ces vestiges, à travers des observations succinctes, ou en reprenant la tradition orale qu'ils ont ainsi préservée. On peut déplorer qu'ils n'aient pas fait de description détaillée ni évoquer de références d'archives. J.-B. Bouillet¹⁷ signale très rapidement les grottes au-dessus du bourg de Tournemire ; quelques années plus tard de Sartiges d'Angles n'en fait aucune mention, ni de celles de la cascade de Lavergne¹⁸.

A ce jour les témoignages écrits (actes notariés, inventaires etc.) spécifiques au troglodytisme ne sont pas connus. Le cadastre ou les cartes topographiques n'en figurent aucune localisation excepté les rares mentions de grottes. Le dessin d'Edouard Marty et la carte postale du site de Lavergne sont les rares documents d'archives illustrant ce thème dans cette région. Pour l'instant seule l'archéologie témoigne de ce phénomène et en fait un sujet d'étude. C'est, en quelque sorte, la longévité de la roche qui a permis la conservation de ce type d'habitat ancien, à la différence des constructions traditionnelles, en pierre ou en pisé et bois, de la même époque, dont il ne reste pas de trace en milieu rural, particulièrement les demeures paysannes au contraire des bâtiments de pouvoir ou religieux, châteaux,

¹³ SAUGET (Bernadette & Jean-Michel), USSE (Annie et Jean-Philippe), *Les caractères généraux du troglodytisme en Auvergne*, Acte du II^e colloque sur le patrimoine troglodytique, Collection Les Cahiers de Commarques.

¹⁴ Les plus connues : les grottes de Jonas et les grottes de Perrier présentes dans et sous des coulées volcaniques (Puy-de-Dôme) ; les cavités creusées dans le tuf sous la cathédrale et sous la place Sainte-Victoire de Clermont-Ferrand (*Les Amis des Caves du Vieux Clermont*, <http://www.acavic.fr/>).

¹⁵ USSE (Annie et Jean-Philippe), *op. cit* - Rassinot (Annie) et Usse (Jean-Philippe), « Archéologie en Jordanne : trois aspects de la période historique. Eglise de Lascelle, sites fortifiés d'Oyez et Falhiès, habitat troglodytique », *RHA*, collection « Pays cantaliens », Aurillac, 2011.

¹⁶ DAUTIER (André-Yves), *Trous de mémoire. Troglodytes du Lubéron et du plateau de Vaucluse*, Les Alpes de lumière 133, Parc naturel régional du Lubéron, vol. 95, n° 3, Saint-Laurent-du-Var, 2000, 168 p.

¹⁷ BOUILLET (Jean-Baptiste), *Description historique et scientifique de la Haute-Auvergne (département du Cantal)*, Paris, J.-B. Baillière, 1834.

¹⁸ DERIBIER DU CHATELET (Jean-Baptiste), *Dictionnaire statistique, ou histoire, description et statistiques du département du Cantal*, t. I, Aurillac, Imprimerie Veuve Picut, 1852-1857, p. 358.

églises, qui ont été mieux conservés et ont ainsi été transmis à notre connaissance. Il reste à espérer que des fouilles archéologiques futures sur ces sites et aux abords proches permettront d'en avoir une compréhension plus complète, en parallèle à des recherches en archives.

Résumé : Quelques falaises de roches volcaniques de la région entre Doire et Bertrande ont conservé des traces d'habitat troglodytique. La prospection archéologique de quelques-unes de ces cavités a permis d'en dégager trois types topographiques. Peu connues du grand-public, elles témoignent pourtant de l'histoire d'une population rurale dont les archives ont laissé peu de traces et dont une phase principale de développement pourrait correspondre à la période d'expansion démographique des ^{X^e-XIII^e} siècles¹⁹, suivi d'un déclin à la période moderne, sans qu'il soit possible dans le cadre actuel des connaissances de bien délimiter ou expliquer.

Mots-clés : Moyen Âge, boyau, cavité, coulée volcanique, grotte, habitat troglodytique, abri-sous-roche, massif cantalien, pied de falaise, prisme basaltique, tube de dégazage.

Personnes : Bouillet (Jean-Baptiste), Dautier (André-Yves), de Goër (Alain de Hervé), Delpuech (André), Deribier du Chatelet (Jean-Baptiste), Delzangles (Fernand), Fourquin (Guy), Marty (Edouard), Sauget (Bernadette et Jean-Michel), Tible (René), Watelet (Pierre).

Noms de lieux : Civadal (Besse), Bouygues (Lascelle), Cayla vers le Col de Curebourse (Saint-Clément), Cuze-de-Neussargue (Sainte-Anastasia), ferme de Lavergne (Fontanges), Brèche d'Enfloquet au Roc des Ombres (Le Fau), Saint-Cernin, Saint-Chamant, vallées d'Enserre et de la Maronne, Commune de Tournemire : Anjony, Estenailhou, Lavergne, ruisseau le Malrieu.



Fig. 27 : Un exemple de bâtiment semi-troglodytique encore debout accolé à la paroi rocheuse près du hameau de Bezaudun, Tournemire. Son linteau (non visible sur la photo) porte la mention « 1908 »

¹⁹ FOURQUIN (Guy), dans DUBY (Georges) et WALLON (Armand) dir., *op. cit.*, p. 592-598.



Deux vues d'ensemble du site de la cascade de Lavergne, Tournemire

